

LES GROUPES MIXTES NE SONT PAS NEUTRES

Dans cet article, mon propos sera, à partir de quelques observations cliniques, de m'interroger sur l'importance du facteur mixité dans les groupes, des effets de la mixité sur les contenus observés, et des effets des éventuelles disproportions entre les sous-groupes masculins et féminins dans le fonctionnement du groupe dans son ensemble.

Ma réflexion se situe un peu à l'interface de ce qui a trait à la dynamique de groupe et de ce qui a trait à la psychanalyse. C'est sur cette frontière là que je me sens en travail quand je suis amenée à conduire des groupes, qu'ils soient thérapeutiques ou de formation.

La question de l'identité de genre et des effets de la mixité dans la constitution et l'évolution des petits groupes me paraît peu évoquée dans la littérature, en tout cas quand il s'agit de réflexions sur des groupes animés à partir d'un référentiel théorique psychanalytique.

D'un point de vue psychanalytique ces questions sont le plus souvent réduites à la seule réalité de la bisexualité psychique, bisexualité psychique que l'on reconnaît bien sûr autant chez l'animateur, chez les participants, que dans le groupe en soi.

Il est vrai que la psychanalyse ne traite pas de la sexualité en tant que telle, son discours et sa pratique traitent des représentations inconscientes que l'on se donne des phénomènes biologiques sexuels. Elle s'occupe essentiellement de psychosexualité, c'est-à-dire de ce qui est refoulable et symbolisable à partir des données biologiques.

J'ai pu sentir donc, en échangeant avec des collègues, que « cela ne se faisait pas » d'accorder trop d'importance au sexe corporel et à l'identité de genre des participants !

J'ai parfois le sentiment de me confronter à une vision éthérée, abstraite, voire virtuelle des êtres humains que nous sommes, quand il est dit que le fait que l'analyste soit un homme ou une femme importe peu dans l'établissement du transfert ou que de jouer à "contre sexe" est sans incidence particulière en psychodrame. On en arrive presque à une vision qui laisse entendre que seul le fantasme est réel, que la complémentarité du couple hétérosexuel serait sans effet particulier.

Ce mode de penser contraste singulièrement avec les fondements mêmes de la psychanalyse, si ancrés dans le biologique par Freud, et dans lesquels mère et père ne sont nullement équivalents, ni interchangeable. Cela contraste encore plus avec les options militantes des années soixante septante qui ont situé la « guerre des sexes » au centre même de l'analyse des maux et des injustices de notre fonctionnement psychosocial.

J'ai par exemple relevé que dans l'ouvrage intitulé "Destins de la sexualité dans les groupes", faisant suite au congrès d'Auxerre de 1999 (Erès 2001), aucun article n'a abordé la question sous cet angle !

L'identité de genre n'est-elle vraiment qu'un facteur mineur à prendre en compte par rapport à d'autres facteurs tels que : les fantasmes, les imagos ou les particularités perceptibles telles que pathologies, âges, origines culturelles, caractères ?

Je précise encore que les groupes d'adultes que j'ai en tête en abordant cette question comportent souvent une majorité de femmes et une minorité d'hommes. Je rappelle que c'est aussi le cas dans le groupe humain dans son ensemble et que cette proportion devient

particulièrement asymétrique dans la tranche d'âge supérieure à 75 ans.

Je souhaite discuter les questions suivantes :

- Dès la constitution d'un groupe mixte, peut-on considérer l'identité de genre comme en étant un organisateur majeur ?

D'autre part :

- Lorsque que dans un groupe, le nombre d'hommes est inférieur au nombre de femmes, ne constate-on pas souvent une relation initiale de crainte des hommes par rapport aux femmes et si oui, quelles en serait les raisons ?

Observations cliniques dans un groupe d'adultes :

J'ai le sentiment que dans les premières étapes du travail en petits groupes mixtes, un scénario type tend à se retrouver. Scénario que je vais décrire ici en me centrant sur un petit groupe de parents d'adolescents, groupe constitué de 11 participants : 7 femmes et 4 hommes, que j'ai animé seule. Il s'agit d'un groupe de parole dans lequel on peut faire appel au jeu dramatique occasionnellement. L'objectif global de ce groupe de parole est de permettre un échange entre parents vivant des situations difficiles avec leurs enfants adolescents et de trouver ensemble d'éventuelles pistes éducatives. Ce groupe est à mes yeux assez exemplaire de ce que je veux mettre en évidence, mais j'ai retrouvé une évolution assez similaire dans d'autres groupes.

Lors des premières séances, le sous-groupe féminin prend assez rapidement un espace sonore et un pouvoir important au travers de l'utilisation de la parole et de l'expression des émotions, alors que les hommes restent plutôt observateurs et sur la réserve.

Au bout d'un certain temps, les femmes commencent à se plaindre de cet état de fait.

Cela ressemble singulièrement à un conflit de couple du type : « C'est moi qui fait tout dans cette maison ! » Elles commencent donc à interpeller les hommes et à leur demander instamment de participer au jeu qu'elles conçoivent comme étant approprié à un bon travail groupal, au partage équitable des tâches : " *On est là pour échanger !*" "*Exprimez-vous !*" "*Dites ce que vous ressentez !*"

Cette interpellation prend des formes harcelantes, moqueuses, voire vindicatives. Il arrive même à plusieurs reprises que les femmes aillent jusqu'à jouer les hommes de manière caricaturale, singer leurs attitudes, ou aller physiquement les chercher sur leurs chaises pour jouer dans un psychodrame. J'ai relevé les expressions suivantes chez les femmes : "*Vous êtes comme mon mari (qui n'est pas dans le groupe), je me demande à quoi sert un homme dans l'éducation !*", "*Les pères, il faut toujours leur demander d'intervenir et alors ce sont des hurlements ou des excès ...*", "*La séance finit dans ¼ d'heure et les hommes : c'est le silence radio ...*"

La réaction masculine prend du temps à venir et cela me paraît aussi lié aux rivalités sous-jacentes entre les hommes qui semblent les freiner : chacun attend qu'un autre parte au front et prenne le risque de se faire identifier comme opposant ou conflictuel par les femmes et par là de se sentir peu séduisant.

Mais finalement, les hommes « craquent » et commencent à réagir individuellement ou de

manière groupée à ce jeu provoquant. Cela prend des formes diverses :

- Il y a comme un retrait d'investissement : « *ce groupe de femmes ne nous intéresse pas, nous ne sommes pas concernés par vos préoccupations.* »
- Il y a aussi l'organisation d'une résistance passive et ils le disent : « *Plus vous nous demanderez d'intervenir, moins nous aurons le désir de le faire.* »
- Ou encore ils expriment un sentiment d'envahissement et de manipulation : « *Vous voulez nous utiliser à votre guise, vous croyez savoir mieux que nous ce que nous sommes et ce que nous désirons.* »
- Parfois une franche panique émerge : « *Mais qu'est-ce que vous nous voulez à la fin, vous voulez notre peau ? !* »

Si je condense ces interactions, cela donne à peu près le dialogue suivant :

Le chœur des femmes : « *Où sont les hommes, les vrais ? Montrez-nous que vous en avez ! Si vous ne vous mouillez pas plus, il n'y aura pas de groupe ...* (le ton est provoquant, menaçant, voire rigolard) et cette tirade peut être suivie d'excuses et de regrets sincères, liés à la conscience d'avoir blessé.

Le chœur des hommes : « *En nous attaquant comme cela, vous nous enlevez tous nos moyens. C'est de votre faute si nous ne sommes pas à la hauteur, vous prenez toute la place et ne nous laissez aucun espace pour montrer qui nous sommes. En fait, vous ne voulez ni voir ni savoir ce que nous sommes.* »

Je peux sentir une rage et une violence qui commence alors à monter dans le groupe et elle pourrait aisément trouver une expression physique chez les hommes à ce moment.

A partir de ce point de la confrontation, une reprise du pouvoir par les hommes commence à se faire, notamment parce que leur nombre relatif est suffisant pour constituer un sous-groupe de poids dans ce groupe-ci.

Entre parenthèses, il me semble en effet, qu'il y a comme une "masse critique" en dessous de laquelle les hommes auraient tendance à rester dans la première position, qui les apparente parfois à une position de "grands enfants" ou d'adolescents fâchés, résistants et boudeurs.

J'ai observé cela dans un autre groupe de parents dans lequel un père (célibataire) s'est retrouvé seul face à 8 mères. Des cas criminels de "tournantes" ou de viols collectifs étaient évoqués et les associations conduisaient aux représentations suivantes : Quand une femme est seule face à 8 hommes, ces hommes peuvent s'imaginer la posséder à tour de rôle, la situation permettant comme une potentialisation de leurs capacités viriles. Par contre, quand un homme est seul face à 8 femmes, il peut se sentir assailli par des sentiments d'impuissance à satisfaire toutes leurs demandes (au propre comme au figuré) et ressentir de grandes angoisses d'insuffisance, ou même l'angoisse de ne plus être identifié comme homme, et d'être donc confondu avec les femmes présentes, ce qui inhibe considérablement son mode d'intervention.

Mais, si le groupe masculin est suffisamment important, voire équivalent, il reprend dans un deuxième temps la position dominante - progressivement, ou en coup de force - en s'appuyant probablement sur la position masochiste mise en veilleuse jusque là chez les femmes. C'est en tout cas ce qui s'est passé dans le groupe de parents que j'ai pris pour

exemple. Les hommes, s'appuyant sur leur statut social, leur position professionnelle, et leurs capacités à rationaliser et à se couper des affects ont renversé la vapeur pendant plusieurs séances, laissant les femmes comme apaisées et même admiratives !

Une remarque de femme dans le groupe final : *"On a eu de la chance avec les hommes dans ce groupe !"*

Observations cliniques dans un petit groupe d'enfants

Dans les petits groupes de psychodrame d'enfants auxquels j'ai participé, les choses se présentent un peu différemment.

Je prendrai pour exemple un groupe de 4 enfants dits "borderline", 2 garçons et 2 filles de 8 - 9 ans, que j'ai animé en institution avec un co-thérapeute masculin.

Dans un premier temps, je remarque que la différence des générations a des effets plus imposants que la différence des sexes. Ceci me paraît lié à l'état adulte du couple de thérapeutes, état adulte qui porte immédiatement sur la scène une différence de taille, de poids, de force physique, d'autorité et d'expérience. Cet état de fait impose d'emblée une limitation aux démonstrations de toute-puissance infantile pourtant massives dans les débuts de ce groupe.

Ce qui est mis en scène par exemple est un jeu dans lequel les enfants sont tous des animaux, domestiques ou sauvages, et s'opposent avec plus ou moins de violence au couple de parents-maîtres, unis dans une certaine indifférenciation sexuelle. Indifférenciation sexuelle qui s'offre en miroir à l'indifférenciation sexuelle affichée par les enfants.

Ce déni de la différence recouvre aussi un déni de la séparation qui s'exprime au travers d'une espèce de fantasme de bisexualité générale. *« On est tous ensemble et tous pareils. »*

Jean Cournut, dans l'ouvrage "Pourquoi les hommes ont peur des femmes ?" (2001) caractérise ce type de comportement social comme étant régi par la devise : *« Egalité, fraternité, bisexualité »* !

Assez vite cependant, dans mon exemple de groupe d'enfants, la question de la différence sexuelle est parlée, dénoncée voire parfois reprochée aux animateurs. Quelques remarques relevées dans mes notes : *"Pourquoi y'a des filles dans ce groupe ? ... Elles savent pas penser ... Elles savent pas jouer des batailles ..."* Ou bien : *"Les garçons, ils veulent pas jouer des histoires d'amoureux ... Ils font toujours mal dans les jeux ..."*

Cette différence sexuelle a des effets dans la scénarisation de ce groupe, et on se retrouve dans un jeu proche de ce qui se passe dans les macro groupes : à savoir que les garçons, après avoir surmonté leurs craintes premières, montrent leur force et leur pouvoir au travers de la violence physique et tentent ainsi de potentialiser leur virilité, alors que les filles jouent plutôt dans des tonalités dépressives inhibées ou hystériques.

Les garçons prennent beaucoup de place sur le plan de l'espace, du son et de la force physique déployée. Les filles vont plutôt dans le sens de l'expression d'émotions et de sentiments plus complexes et ambivalents.

Les étayages et les identifications ainsi que les transferts latéraux au sein de chacun des sous-groupes masculin et féminin, prennent une importance très grande. Il y a des scénarios répétitifs de filles : mariages, naissances, et des scénarios de garçons : dressage de chiens sauvages, attentats, guerres.

Il me semble cependant que, à la différence de ce qui se passe dans les groupes d'adultes, ce

n'est pas tant le sous-groupe féminin qui fait peur, mais bien plutôt la thérapeute-femme, puisqu' il y en a une (en l'occurrence : moi !)

C'est elle qui semble faire le plus peur, et la lutte acharnée que les garçons peuvent être amenés à vivre avec le thérapeute homme paraît avoir pour but principal de renforcer leur virilité afin de mieux pouvoir affronter la peur de la femme.

En tant que thérapeute femme, je suis impressionnée par le nombre de mères meurtrières, dangereuses, sadiques ou abandonnantes que j'ai dû jouer, dans les scénarios proposés par les enfants dans ce groupe de psychodrame - et dans d'autres-. Comme s'ils devaient vérifier qu'ils ont les moyens de se maintenir en vie face à une image maternelle presque monstrueuse, dont l'homme en présence peine dans un premier temps à les protéger et à les séparer.

En ce qui concerne la confrontation à la différence des sexes entre les enfants eux-mêmes, ce qui me vient d'emblée comme une évidence, c'est que l'importance numérique et relative de chacun des sous-groupes va avoir une influence sur la qualité de cette confrontation, ce qui prêche à mes yeux en faveur d'un certain équilibre entre garçons et filles au moment de la constitution d'un groupe.

A l'extrême il m'a semblé que, pour un garçon, être le seul de son genre dans un groupe de filles est jugé insupportable, voire impensable, alors que pour une fille, se retrouver seule au milieu d'un groupe de garçons paraît plus facilement gérable, voire même parfois franchement jouissif !

Il semblerait donc qu'on retrouve là chez les petits garçons, ce fantasme angoissant d'être livré sans défense à un groupe féminin jugé globalement comme dangereux, alors que les filles y voient l'opportunité d'être au centre de l'intérêt de tout le groupe et d'en séduire éventuellement tous les individus, même si elles vont parfois être assez vite déçues !

Discussion

Si je reprends à présent les deux questions que je voulais discuter plus précisément, je dirais ceci : l'identité de genre me paraît effectivement constituer une forme d'organisateur dans la constitution et le démarrage des groupes mixtes.

Elle divise immédiatement le groupe en deux sous-groupes visibles et audibles, première différenciation symbolique, sensoriellement perceptible au sein de la « sociabilité synchrétique » et de « l'effet de présence », propres au vécu de la naissance d'un groupe. Elle se constate, se reconnaît consciemment et se double probablement immédiatement en arrière fond par le jeu des identifications inconscientes.

Selon que ces deux sous-groupes sont relativement équivalents ou disproportionnés, des effets vont être repérés au niveau de l'expression de la pulsionnalité et de l'angoisse, de l'utilisation du langage ou du corps, de l'organisation des résistances et des défenses.

La deuxième hypothèse que je faisais, concernant la relation initiale de crainte des hommes face aux femmes, particulièrement dans les petits groupes où ils sont minoritaires, me paraît également se confirmer au travers des évocations cliniques que je viens de faire.

Si je fais un détour par les macro groupes sociaux, il est manifeste qu'on y constate une tendance des hommes à prendre et à exercer le pouvoir, ainsi qu'à organiser la violence physique considérée comme légitime (je pense aux sports de combat, aux arts martiaux et

autres "arts" de la guerre militaire ou économique).

Il y a là une suprématie que l'on peut soutenir, déplorer ou dénoncer, mais qui semble être le propre de toutes les organisations sociales.

C'est ce qui est donné à voir, mais on peut imaginer que toute cette scène est en fait réactive et secondaire à une autre, dans laquelle le pouvoir féminin serait non seulement considérable, mais presque effrayant pour les hommes.

Françoise Héritier, dans son ouvrage "Masculin / Féminin, dissoudre la hiérarchie" fait l'hypothèse que cette domination défensive est liée en particulier au pouvoir exorbitant qu'on les femmes d'engendrer aussi bien du différent - des fils - que du même - des filles - et au fait que, pour se reproduire à l'identique, les hommes doivent passer par le corps des femmes.

En ce qui concerne les petits groupes, j'aurais tendance à imaginer la chose suivante :

Le groupe est considéré par les participants comme le produit d'une conception, comme un enfant. On a souvent des indications qui donnent à penser que les animateurs du groupe en sont comme les parents d'origine, mais, dès que le groupe a quelques heures de fonctionnement derrière lui, on peut imaginer que le sous-groupe féminin tend à s'approprier cette naissance, à se proposer comme mère nourricière : *"c'est nous qui maintenons ce groupe en vie, qui le faisons grandir*. Je parlerais là de ce que j'ai envie d'appeler une démonstration de puissance maternelle !

Les hommes seraient alors devant quelque chose qui ressemblerait au fantasme d'une conception dans laquelle leur rôle est dénié ou en tout cas de quelque chose qui tend à les priver de leur rôle dans la maintenance en vie de cet « enfant ». C'est cela qui les pousserait dans un deuxième temps à montrer leur force et à prendre le pouvoir dans le groupe afin de surmonter un premier temps, caractérisé par d'intenses craintes de castration.

On assisterait alors à une démonstration de puissance virile qui serait en fait une réponse à une démonstration de puissance maternelle.

Dans cette ligne de réflexion, je citerai Pierre Bourdieu qui estime que « *La domination masculine est le produit de l'effort des hommes pour surmonter leur dépossession des moyens de reproduction de l'espèce et pour restaurer la primauté de la paternité en dissimulant le travail réel des femmes dans l'enfantement.* » ("La domination masculine", 1998)

Je ne peux m'empêcher de penser que le choix du terme phallus, utilisé en psychanalyse comme paradigme dans la théorisation du pouvoir, de l'envie et de la domination, a pour effet de brouiller les cartes plutôt que les distribuer équitablement... Je serais plutôt sensible à l'idée qu'il y a de l'envie de part et d'autre et que porter et mettre aux monde les enfants des deux sexes est au moins aussi enviable aux yeux des hommes, qu'avoir un pénis aux yeux des femmes !

Vittorio Bizzozero faisait dernièrement l'hypothèse que si Freud n'avait pas développé la question du féminin avec la même finesse et créativité que le masculin, c'est que cela aurait peut-être nécessité une refonte totale de toute sa métapsychologie ...

On a l'habitude de considérer que le masculin et le féminin pur n'existent pas, qu'ils sont des mythes découlant de la bisexualité psychique.

Mais je me demande si l'on peut considérer que dans le cadre des petits groupes que nous étudions, il y ait un contexte propre à actualiser ces mythes ?

J'imagine que le sous-groupe féminin pourrait attendre du sous-groupe masculin quelque chose de la mise en scène du masculin pur idéalisé et vice versa en ce qui concerne le sous-groupe masculin. Ce mouvement prendrait particulièrement d'importance dans les moments

où les caractéristiques de l'identité masculine et féminine sont mises en question et où les individus sont en contact avec quelque chose de mixte, voire de flou au niveau de leur identité, ou encore dans ces moments dans lesquels l'identité personnelle semble susceptible de se fondre dans un magma indifférencié.

Il viendrait aussi constituer une défense contre l'agressivité et la destructivité qui naît de la prise en compte de l'inquiétante différence.

J'imaginerais que dans les groupes, ce qu'on peut percevoir comme une présentation châtrée du sous-groupe masculin constituerait tout d'abord une bonne défense contre l'angoisse de ne plus exister du tout, de se perdre dans le groupe.

Cette position de "castration préventive" viserait aussi à anticiper une attaque qui mettrait en péril le fragile et visible organe masculin : *"Mieux vaut ne pas montrer ce qui pourrait nous être enlevé !"* Ceci frustrerait femmes qui elles, cherchant à faire vivre le groupe et à y trouver du plaisir, tenteraient de manière très active d'obtenir un réveil de la virilité des hommes et une satisfaction au travers d'une position masochiste qui leur est tout d'abord refusée.

J'ai été frappée à ce sujet par une phrase de Jacqueline Schaeffer : *"La défaite, dans tous les sens du mot, est la condition de la jouissance féminine"* ("Le refus du féminin", 1997) Cette citation est naturellement susceptible de provoquer bien des réflexions et des commentaires, mais je me demande cependant si on peut imaginer que le sous-groupe féminin cherche cette défaite au travers des scénarios provocants et harcelants que je décrivais plus haut ?

Je remarque en effet que les femmes jouent souvent à fond leur bisexualité dans les débuts de groupe en prenant tous les rôles tant en paroles qu'en actes, mais, très vite, elles se montrent lassées, voire épuisées par ce rôle de "fières amazones", et elles partent en quête d'une position plus masochiste, conséquence de leur fatigue, et annonciatrice d'une position plus dépressive.

CONCLUSIONS :

Dans un groupe, j'entends et je vois : le groupe dans son ensemble, les individualités diverses, mais aussi, quand il est mixte, deux sous-groupes : l'un masculin l'autre féminin, entre lesquels comme un dialogue s'engage.

Il ne m'est pas possible d' "entendre du féminin et du masculin" au même titre qu'on dirait : "entendre du passif ou de l'actif, du sadique et du masochique" comme en provenance d'un sujet ou d'un groupe "neutralisé" par sa bisexualité psychique.

Les plaintes que les hommes et les femmes s'adressent les uns aux autres sont incarnées dans des corps marqués par la différence.

Je citerais Litza Gutieres Green qui dit : *"Les hommes et les femmes se plaignent tous deux d'un manque, la plus grande blessure étant le renoncement à l'un ou à l'autre sexe. Mais l'angoisse de castration (...) structure les névroses masculines et concentre les inquiétudes masculines sur un organe visible et très investi (...) alors que chez les femmes elle devient angoisse de perdre l'objet."*(Conférence : "Le masculin et le féminin chez Freud, Winnicott et les autres". Société Psychanalytique de Paris, 6 février 2003)

L'engagement dans un groupe (comme animateur aussi bien que comme participant) représente pour moi une responsabilité qui s'apparente à une conception, une mise au monde et une maintenance en vie. Dans ce contexte de "naissance", j'ai tendance à voir les hommes comme essentiellement aux prises avec l'angoisse de perdre leur fonction, leur pouvoir, leur

savoir et leur savoir-faire, et les femmes comme aux prises avec l'angoisse de perdre le groupe lui-même, la vie du groupe en soi.

Je me suis aussi interrogée sur ce qui m'avait poussée à creuser cette question et à l'offrir à la réflexion du lecteur. En quoi et comment me concerne-t-elle ?

Au cours de l'animation de tels groupes, j'ai pu sentir que j'étais tentée de voler au secours de ce que je perçois comme "l'homme châtré", de le protéger des mouvements de main-mise que les femmes peuvent opérer sur lui. Je peux imaginer en moi un mouvement identificatoire envers l'homme dépossédé. Je peux imaginer aussi le désir de porter en moi le masculin à naître, de mettre au monde du masculin.

Face à ce questionnement sur mon contre transfert, je ne peux que me retrouver face à ma propre bisexualité psychique et faire l'hypothèse que ce qu'il y a de féminin en moi tente de mettre la main sur - ou de nier - ce que j'ai de masculin.

Quelque chose en moi jugerait dangereux l'expression du désir oedipien, et régresserait à la position plus archaïque de la possession et de la manipulation ?

Si je prends en compte ces mouvements internes personnels, la question de l'interprétation m'apparaît encore plus épineuse et je ne chercherais pas à la résoudre dans l'urgence, même si je souhaite que cette réflexion suscite un écho chez le lecteur et puisse éventuellement susciter un débat.

Aline SAURER,
Psychologue Psychothérapeute FSP,
Psychanalyste API
Membre de l'ARPAG